

ZEMMORA 1941-1946

par Monsieur Charles Kleinknecht (1915-2002)

Né à Barr le 19 janvier 1915, Monsieur Charles Kleinknecht fait ses études à Strasbourg de septembre 1928 à octobre 1935, puis à l'École Nationale de la France d'Outre-Mer d'octobre 1935 à octobre 1937.

Saint-Maixent-l'École le mènera tout naturellement aux Tirailleurs Algériens, de novembre 1937 à avril 1938. C'est ensuite Bône et le Sud-tunisien, d'avril 1938 à septembre 1940, puis Constantine, d'octobre 1940 à octobre 1941.

Et c'est à Zemmora qu'il débute sa carrière professionnelle en qualité d'Administrateur Adjoint, poste qu'il occupera de novembre 1941 à juin 1946.

Cette carrière se poursuivra à Aïn-Séfra, à Géryville, à Ghardaïa. Il occupera les fonctions de Sous-Préfet de l'arrondissement du Mzab de 1960 à 1962. À son retour en France, il sera chargé du Service Départemental des Rapatriés du Bas-Rhin puis du Haut-Rhin. Il démissionnera en 1966 pour poursuivre une carrière civile. Il est décédé en 2002.

Monsieur Charles Kleinknecht est l'auteur de plusieurs ouvrages :

- Administrateur civil au Sahara (Une vie au service de l'Algérie et des Territoires du Sud) livre publié en 2001, qui vient de se voir attribuer le prix Lyautey.
- Les juifs du Mzab.



Structure administrative de la commune mixte

La Commune Mixte, qui dépendait de l'arrondissement de Mostaganem, avait son siège dans la petite ville du même nom, située à 300 mètres d'altitude sur la route de Relizane à Tiaret et sur la voie ferrée reliant ces deux centres. Forte de ses 2400 habitants, Zemmora avait été érigée en commune de plein exercice, dirigée par un maire et son conseil municipal à l'image des cités de la métropole. Les Européens, d'origine surtout française et espagnole, petits colons, artisans, commerçants et fonctionnaires, relativement nombreux, étaient mêlés aux autochtones. Les familles juives étaient rares. Les services publics tels la justice de paix, la *mahakma*, la gendarmerie, la perception, l'école des garçons et celle des filles, la caisse agricole, étaient groupés autour de l'église, de la mosquée, du monument aux Morts et des bâtiments et annexes de la Commune Mixte.

Celle-ci étendait sa juridiction autour de Zemmora sur un très vaste territoire couvrant des plaines de cultures vivrières, des coteaux de vignobles et surtout des montagnes couvertes de forêts, contreforts du massif de l'Ouarsenis, importante

chaîne de l'Atlas. Ses 50.000 habitants étaient, pour l'essentiel, des autochtones sédentaires regroupés en *douars* d'importance variable. Ils appartenaient à des tribus dont les noms chantent encore à nos oreilles : les Ouled Zid, Ouled Amrane, Béni Dergoun pour la plaine de Relizane, les Béni Louma et Rahoula pour la vaste zone à céréales des abords de Montgolfier, les Beni Issaad, Chabet-Diss, Ouled Barkat, Taasalet pour les coteaux et les forêts. Ces quatre dernières tribus formaient la grande confédération des Flittas, arrivés d'Arabie avec l'invasion du XI^{ème} siècle pour se mêler au fond berbère de la population d'origine. Ces excellents cavaliers s'étaient distingués à travers les siècles par leurs *razzias* et leur bravoure.

Lors de la conquête française, après une dure résistance, ils se rallièrent et constituèrent dès lors une pépinière de spahis et surtout de tirailleurs qui, mêlés à l'armée d'Afrique, se couvrirent de gloire sur tous les champs de bataille. J'eus la chance de commencer ma carrière à leur contact. Mes années passées au 3^{ème} Régiment de Tirailleurs avec mes camarades musulmans et les hommes que j'avais sous mon commandement m'ont permis de pénétrer quelque peu l'âme arabo-berbère, d'apprécier la fierté de ces populations, leurs susceptibilités, leur hospitalité, les convenances sociales à respecter. Ayant partagé avec eux le bivouac et la gamelle, les longues marches, les fatigues mais aussi les peines et les joies, je savais quelles erreurs psychologiques il fallait éviter.

Mon expérience me fut donc précieuse et me permettait d'avoir des rapports de confiance et de respect mutuel avec mes administrés. Mes progrès en arabe n'étaient pas le moindre de mes atouts pour créer un climat favorable et m'aider parfois à dénouer avec succès les délicates situations qui pouvaient se présenter.

Les Européens installés sur notre territoire vivaient, soit dispersés au milieu des tribus dans des fermes isolées, soit regroupés dans les centres de colonisation autour de Ferry, Kénenda, Mendez, Henri-Huc, petites agglomérations où le bistrot côtoyait le café maure, où les instituteurs fréquentaient le chef de gare, le garde champêtre, le gérant de la cave coopérative, celui des silos de céréales et l'adjoint spécial, fier de son mandat de représentant de l'administration communale.

Administrateur civil au Sahara



CÉRÉMONIE OFFICIELLE
Réunion d'adieu autour du Bachagha



AVEC LE PERSONNEL DES SERVICES

Photo confiée par Monsieur Charles Kleinknecht

[Page suivante](#)

MES RAPPORTS AVEC LA POPULATION

Nous entretenions, avec l'ensemble des gens, les meilleurs rapports, refusant de nous mêler aux intrigues des uns et des autres, aux clans, gardant notre libre-arbitre et notre indépendance. Mais une sympathie particulière nous rapprochait d'avantage de certains. Comment ne pas les évoquer ?

Tout d'abord les **Boix**. Quels braves gens, simples, serviables ! Lui, Jacques, petit fermier et agriculteur, grand gaillard aux yeux clairs, le béret basque vissé sur le crâne, n'était pas *un colon aux mains blanches*, mais le paysan bien de chez nous, travailleur, attaché à sa terre et à ses ouvriers. Il aimait s'asseoir, au retour des champs, au milieu de *ses arabes*, sur le bord du trottoir, devant sa demeure, discutant avec eux, leur racontant de bonnes histoires, gesticulant en faisant sans cesse pivoter son béret, jusqu'à ce que Hermance, son épouse, l'appelle de sa fenêtre pour le dîner. Le rez-de-chaussée de leur maison sentait bon, suivant les saisons, les nèfles, les coings, le cidre, les pommes, le raisin. À l'étage, les pièces carrelées étaient d'une propreté parfaite, toujours dans la pénombre, les fenêtres garnies de filets brodés à grandes franges destinés à protéger contre la lumière et les mouches. La cuisine était faite au charbon de bois. Le père Boix s'était lié d'amitié avec mon beau-père. Il présidait l'abattage annuel de notre cochon. Il nous prêtait parfois carriole et cheval pour nous permettre de faire des promenades dans les environs ou pour ramener une bonbonne de vin de la cave coopérative de Kénenda.

Il possédait une vieille guimbarde convertie à l'alcool dont lui seul arrivait à réparer, en pleine campagne, les fréquentes pannes, soufflant dans la tuyauterie rouillée, rafistolant avec du fil de fer. Du radiateur se détachait en permanence un panache plus ou moins dense de vapeur. Tout voyage était une expédition aléatoire. Une fois les passagers de l'arrière installés, le conducteur leur passait un fil de fer spécial, muni d'une boucle à chaque extrémité, qu'il fallait fixer aux poignées opposées, pour maintenir fermées les portières. Manou aime à raconter un voyage, en compagnie du ménage Boix, jusqu'à Mostaganem où elle venait surprendre son époux alors mobilisé dans cette ville où eux-mêmes se rendaient au baptême d'un petit-fils. Hermance, endimanchée et chapeautée, était assise seule, sur la banquette arrière, une pièce montée, confectionnée par elle-même, maintenue sur ses bras tendus pour éviter les cahots pendant les 60 kilomètres de route et ne cessant de répéter : « Jacques, attention aux trous ! » à un mari qui s'efforçait d'éviter ornières et bosses. Arrêté par un automobiliste en panne d'eau, le père Boix, malgré le panache de son radiateur, ne put s'empêcher de céder une partie de sa précieuse

réserve. « C'est ça ! Donne ton eau, comme cela, tu n'en auras plus pour toi. » lui reprocha Hermance qui le talonnait : « Dépêche-toi ! Il y a la crème du Saint-Honoré qui fond ! » répétait-elle à un mari impassible qui maintenait à fond de course son accélérateur fatigué. Nous évoquons souvent encore ce couple pittoresque et attachant.

Nous avions comme voisins directs les **Salvet**, une des premières familles venues se fixer là. Originaires du Midi, elle créa en trois générations une magnifique oliveraie que son propriétaire, Paul, homme simple et travailleur malgré les suites d'une grave blessure de guerre, exploitait avec des méthodes modernes. Nous entretenions avec ce ménage sympathique et cordial les meilleurs rapports, concrétisés entre autres par un troc assez étonnant. Madame Salvét élevait dans sa cour de ferme des poules dont le produit lui échappait. Ses ouvriers se servaient avant elle, prétextant que les pondeuses s'installaient sous les tas de sarments de vigne et que, donc, les œufs étaient inaccessibles ! Notre propre élevage de poules et de dindes, mis au point par mon beau-père dans une dépendance qu'il avait dotée de perchoirs, nous permettait de fournir à notre voisine une douzaine d'œufs chaque semaine. En contrepartie, elle nous assurait un demi-litre de lait chaque jour...

Nous rencontrions avec plaisir le **Docteur Guerriéri**, médecin généraliste mais surtout médecin de colonisation (médecin civil conventionné) chargé de l'état sanitaire de nos populations, de la lutte contre les maladies endémiques telles la tuberculose, le paludisme, la syphilis, et de la gestion de l'hôpital de Zemmora et des infirmeries dispersées dans les centres, dans le cadre de l'A.M.S. (assistance médico-sociale) Cette assistance, basée sur le revenu des malades, était gratuite pour la très grande majorité des bénéficiaires et payante pour ceux qui figuraient sur une liste restreinte révisée annuellement. Lourde charge pour cet homme actif et dévoué qui formait, avec son épouse, un couple sympathique.

Et notre **curé Gaschy** ? Alsacien de la région de Kientzheim, rondouillard, à l'accent très marqué, nouvellement installé dans une cure modeste, sans gouvernante, il était dans l'ensemble respecté de ses ouailles... Nous aimions bien notre curé et parfois, lorsqu'il devait recevoir la visite d'un supérieur, Manou ne manquait pas de lui préparer un bon civet de lapin à partager avec son hôte. Il m'arrivait de me rendre chez lui pour bavarder en patois, autour d'un petit verre. Il suivait de près les nouvelles à la radio, et chaque fois qu'une grande manifestation nazie, avec discours du Führer, était annoncée, il me téléphonait, et ensemble, chez lui, nous écoutions, abasourdis et furieux, les élucubrations rauques et menaçantes de Hitler, les hurlements scandés des masses énormes qu'il rassemblait, imaginant le joug sous lequel vivaient nos compatriotes d'Alsace vers lesquels allaient nos pensées et nos prières.

J'entretenais des liens d'estime et d'amitié avec certains notables dont la sagesse et

l'expérience m'étaient précieuses. J'aimais discuter avec eux, en toute confiance, autour de la traditionnelle tasse de thé, de problèmes délicats auxquels j'avais à faire face et que l'appui de leur autorité morale m'aidait à résoudre.

Comment oublier « Yeux Bleus » le **caïd Bekhedda** des Beni Dergoun, grand gaillard solide, jovial, homme de la terre, fermier de son état, très au courant des problèmes de culture et d'élevage, dont le dynamisme et le désintéressement étaient appréciés par les petits **fellahs** de sa tribu. Une maladie brutale l'ayant terrassé, j'ai dû, malheureusement, assister aux sobres et émouvantes obsèques que l'**Islam** réserve aux siens.

Et **Benhamza**, le **caïd** des Beni Louma, il était, à l'opposé de son collègue, un intellectuel, ancien instituteur au parler châtié, qui vous recevait dans un salon oriental garni de tapis et de cuivres et d'une bibliothèque où dominaient les ouvrages consacrés à l'histoire de France dont il était passionné. Placé à la tête d'une tribu dont il n'était pas originaire, son autorité n'était pas évidente, mais il s'imposait par sa prestance, son intelligence, son sens du compromis, son honnêteté. Les colons, d'origine surtout espagnole, disséminés dans sa tribu où certains exploitaient de grandes surfaces de céréales, lui marquaient de la considération. Ses avis m'étaient souvent fort utiles.

J'avais surtout beaucoup de respect et d'amitié pour le **bachagha Ben el Hadj Djelloul Ahmed**, fils de «*Grande tente*» et chef incontesté des Flittas. Digne vieillard de noble prestance, il n'avait cessé de servir comme **caïd** des Ouled Barkat depuis 1901, puis avec le titre d'**agha** et de **bachagha**. Sa sagesse, son expérience, son sens politique avisé, étaient appréciés dans les assemblées locales où on lui réservait la place d'honneur.

Pour lui, la fraternité franco-musulmane n'était pas un vain mot, il en était un artisan sincère et désintéressé. C'est à son contact et à celui de son entourage que j'ai compris combien étaient forts, en milieu d'**Islam**, les sentiments de respect des jeunes à l'égard de leurs parents et des vieillards. Ainsi, son fils Lakhdar, lui-même **caïd**, imposant dans ses **burnous**, ne manquait jamais de se lever, à l'entrée de son père dans une pièce de la maison familiale ou dans un lieu public. Il ne se permettait pas de fumer devant son père et écrasait immédiatement sa cigarette ou la jetait au loin. Il avait la même attitude vis-à-vis du garde champêtre de sa tribu qui était pourtant son obligé mais dont il respectait l'âge et la barbe blanche. Cet exemple, j'ai pu le vérifier à maintes occasions au cours de ma carrière.

Quelques événements marquants

VISITE D'UN MEMBRE DE LA COMMISSION ITALIENNE DE L'ARMISTICE

La visite inattendue d'un membre de la Commission Italienne d'Armistice venu faire sur place un contrôle intempestif. Nous étions heureusement prévenus par l'autorité militaire, ce qui a permis à mon patron de s'éclipser et de me laisser seul avec, pour mission, de me débrouiller. Je n'en menais pas large, décidé à me montrer le moins coopératif possible. Se présenta devant nos bureaux un commandant français que je reçus avec cordialité et qui me présenta un haut gradé italien, sanglé dans un uniforme impeccable, mais dont j'ai ignoré la main tendue. Il avait pour mission de vérifier un dépôt d'armes dont nous étions, d'après ses informations, détenteurs. J'ai joué au jeune stagiaire qui était vaguement au courant d'un tel dépôt dont l'administrateur en chef, détenteur des clefs, s'occupait personnellement, mais il était malheureusement absent. À mon grand soulagement, cet officier qui visiblement s'en *foutait*, se contenta d'admirer les beaux arbres et les géraniums qui entouraient le jet d'eau de notre bassin, pour s'exclamer : « *Quela bella verdure !* » de faire un tour de principe des bâtiments, déclarer qu'il reviendrait et repartit comme il était venu, sans insister et sans avoir pu vérifier les 25 fusils Lebel et les munitions dont nous étions effectivement détenteurs. Les événements ne devaient pas lui donner l'occasion de revenir !

VISITE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

La visite officielle du gouverneur général Yves Chatel, successeur du général Weygand à la tête de l'Algérie et qui faisait sa première tournée en Oranie. L'étape de Zemmora comportait, outre le traditionnel dépôt de gerbe au Monument aux Morts, un défilé d'un *goum* rassemblant des cavaliers de nos tribus, des discours et un repas dans les salons de l'administrateur. Ce fut le grand branle-bas de combat pour moi et pour Manou qui fut également de la fête et de sa préparation. En l'absence de mon collègue Lachampt, parti en congé en métropole où il devait mourir brutalement d'une typhoïde, j'étais chargé de l'organisation des cérémonies et de leur bon déroulement et surtout de rassembler la centaine de cavaliers dont je devais prendre le commandement, pour défiler au petit trot devant le gouverneur, sabre au clair. Manou, quant à elle, était réquisitionnée pour la confection urgente

de rideaux et autres préparatifs. Ses parents étaient heureusement venus de Bône pour séjourner quelques temps auprès de nous, et ma belle-mère, parfaite couturière, lui fut très précieuse pour ses travaux d'aiguille... Le gouverneur fut accueilli par un ciel d'azur, soleil intense. Un vrai temps de maréchal, selon l'expression de l'époque. Je trouvais sur le champ de manœuvres groupés autour de leurs notables, sur des montures harnachées de cuir et de selles brodées d'or, mes cavaliers, superbes, drapés dans leurs *burnous* bleus avec leurs bottes en *filali* rouge, leurs *mouqualas* sur l'épaule.

Les bêtes étaient nerveuses, leurs hennissements pouvaient inquiéter le cavalier moyen que j'étais et qui devait les conduire dans un ordre relatif.

Mais j'avais sans doute la chance avec moi et notre passage au petit trot à travers la petite ville et notre passage devant le monument aux Morts où je saluai le gouverneur se déroula sans incident...

ÉPIDÉMIE DE TYPHUS

En octobre, une terrible épidémie de typhus déferla sur le pays, frappant surtout les populations indigènes qui vivaient dans des conditions d'hygiène précaires, sans épargner les Européens qui étaient à leur contact dans la rue, sur les marchés, dans les transports en commun. Un simple pan de *burnous* lancé sur l'épaule pouvait vous envoyer un pou transmetteur... Devant la multiplication des malades et des morts, des moyens radicaux s'imposèrent. Notre médecin de colonisation se multiplia au maximum. L'hôpital et les infirmeries du *bled* étaient débordés. Des centres d'épouillage furent organisés, les vêtements étuvés, les gens passés à la douche puis aspergés de poudre D.D.T. Des équipes d'infirmières spécialisées venues d'Alger furent envoyées dans les centres et les *douars* pour y procéder à une vaccination générale des populations, rassemblées et alignées par les soins de l'administration. L'épidémie battait son plein lorsque je fus moi-même atteint d'une violente crise de dysenterie amibienne héritée de mon séjour dans le Sud-tunisien et qui s'était brusquement réveillée. Les médicaments classiques s'avéraient incapables de maîtriser la fièvre qui me clouait au lit. Le médecin, lui-même atteint par le typhus, ne m'était plus d'aucun secours. Un de nos *caïds* qui était venu me rendre visite, se fit fort de me guérir avec une herbe qui poussait dans certaines zones de pâturages où l'on faisait paître les troupeaux pour les purger. Dès le lendemain, il apporta une brassée de cette herbe, cueillie par ses femmes, recommandant à Manou d'en faire une infusion, affreuse au goût, qu'elle me fit ingurgiter de force. J'étais prêt à tout avaler. Et, oh miracle, deux jours plus tard, la fièvre et les douleurs avaient disparu, et depuis lors, je n'ai plus jamais souffert de cette maladie tenace que je traînais depuis si longtemps...

LUTTE CONTRE LES SAUTERELLES

Juin 1944 : le danger était réel. De très importants vols de criquets pèlerins, venus d'Afrique centrale, avaient envahi l'ensemble du Tell algérien et plus particulièrement la région de Relizane – Tiaret. Précisons qu'un essaim d'adultes en vol peut être évalué à 800 millions d'individus au km², obscurcissant le ciel comme un immense nuage noir. Je devais rejoindre « *immédiatement et sans délai* » mon poste à Zemmora. Les vols avaient déjà causé de très sérieux dégâts dans le vignoble, les vergers et jardins, et les femelles avaient pondu avant de reprendre leur envol pour se noyer, avec leurs compagnons, dans la Méditerranée. C'étaient les zones de ponte où ces grappes d'œufs étaient enfouies dans le sol qu'il fallait détecter et délimiter afin de détruire les petits criquets qui allaient éclore. Constatant que le centre viticole de Kénenda était le plus menacé, je décidai, en accord avec mon patron, d'y installer le P.C. de la lutte. Je mettais en place aux endroits sensibles le matériel en place à notre disposition, stocké en permanence dans nos communes : des centaines de plaques de zinc, des pelles et des pioches et celui acheminé pour la circonstance (son, insecticide) rassemblant des équipes chargées de préparer les appâts empoisonnés, mélange de son et d'H.C.H. J'organisais, avec la collaboration efficace des chefs de tribus et de factions, des équipes prêtes à épandre ce son empoisonné dès l'éclosion des criquets. Ceux-ci sortent de terre en même temps, se chevauchent et donnent l'impression que le sol bouge et se soulève.

De couleur jaunâtre, ils sautent sur place pendant deux ou trois jours. On peut alors faire des épandages assez efficaces, bien qu'ils n'aient encore qu'un faible appétit. Mais soudain, devenus plus grands, noirs et brillants, ils se rassemblent, se mettent en marche en rangs serrés, et c'est alors qu'interviennent les barrages de plaques de zinc enfoncées en lignes dans le sol et dont ils ne peuvent escalader la surface lisse, ou alors les tranchées creusées en hâte où les insectes sont brûlés au pétrole. Les zones de ponte étaient tellement nombreuses et étendues que nos moyens s'avéraient insuffisants. L'Administration fit appel à l'armée et j'eus la grande joie de voir débarquer, en gare de Zemmora, la compagnie de Tirailleurs commandée par mon ami, le lieutenant Brun, heureux de sortir de l'ambiance très *réglo* de Chanzy pour un séjour plus décontracté. C'était pour les hommes une véritable détente et ils montrèrent par leur zèle leur satisfaction de se retrouver dans un milieu rural qui était le leur. L'ordinaire était amélioré grâce à l'hospitalité des *djemaas* et des colons et les *méchouis* collectifs se multipliaient. Notre coopération favorisée par nos relations amicales fut parfaite donc efficace et de vastes territoires furent préservés. Cependant, certaines zones de ponte trop éloignées restaient ignorées et là, se chevauchant, formant de véritables rouleaux de plusieurs centimètres d'épaisseur, les criquets progressaient, engloutissant tout sur leur

passage. Devenues roses et pourvues d'ailes toutes neuves, ces innombrables jeunes sauterelles prenaient leur envol, formant d'énormes nuages qui mettaient le cap sur le Nord pour aller, comme leurs aînées, périr dans la mer. Quant aux Tirailleurs et à mon ami, après un séjour d'un mois de lutte, rembarqués sur camions, ils reprirent le chemin de Chanzy sans se rendre compte que, pour beaucoup d'entre eux, c'étaient les dernières vacances. La campagne antiacridienne se poursuivait par le recensement catastrophique des dégâts...

Extraits de l'ouvrage

Administrateur civil au Sahara

Une vie au service de l'Algérie et des Territoires du Sud 1942-1962

Édité chez l'Harmattan

*avec l'aimable autorisation de l'auteur,
Monsieur Charles Kleinknecht (1915 – 2002)*